

L'Embaumeur

*

Isabelle Duquesnoy

L'Embaumeur

ou

L'odieuse confession
de Victor Renard

Volume 1



L'auteur remercie Françoise Samson
d'avoir contribué à la publication de cet ouvrage

© 2017, Éditions de La Martinière une marque de la
société EDLM.

© À vue d'œil, 2018, pour la présente édition.

ISBN : 979-10-269-0201-0

ISSN : 2555-7548

À vue d'œil

6, avenue Eiffel

78424 Carrières-sur-Seine cedex

www.avuedoeil.fr

www.facebook.com/editionsavuedoeil

« Ma mort était ma gloire,
et le destin m'en prive... »

Pierre Corneille, *Pompée*.

À Laurent

Nous seuls savons pourquoi

Audition du sieur Victor Renard
JOUR I, PARTIE I

Je garde à l'esprit le nom de quelques décapités dont les crimes furent moins graves que le mien, pourtant je n'envisage pas la guillotine. Je ne peux admettre aujourd'hui que mon délit me conduise à avoir la gorge tranchée, car je ne serai jamais un danger pour autrui ; la veuve et l'orphelin n'auraient rien à craindre de moi. Je respecte la vie, je n'envie ni ne jalouse personne, et j'ai acquis suffisamment de richesses pour n'en jamais convoiter de plus éblouissantes.

Je sais que ma condamnation est décidée, le récit des circonstances de mon forfait n'est, à vos oreilles, qu'un divertissement puisque vous en connaissez la fin ; vos gens m'ont surpris en flagrant délit. L'histoire de ma vie, ce sentier qui m'a conduit à commettre ma faute, ne servira qu'à persuader les foules de ma monstruosité.

De quoi vous combler, vous divertir, car les affaires comme la mienne se raréfient.

Oui, messieurs, je suis bien le fils de feu Johann Renard.

Mon père mourut trop tôt, l'année de mes quinze ans ; il périt un jour de labours, atrocement, comme un martyr dont il était l'opposé. De bons paroissiens, vivant selon les usages fixés par les Vénérables Écritures, venaient d'acquérir une immense terre après de nombreux sacrifices pécuniaires. Derrière bien des hésitations, ils s'étaient enfin décidés à semer une espèce de pastenade venue d'Italie ; une sorte de racine rouge et grosse, pourvue de feuilles assez bonnes à manger et rendant en cuisant un jus semblable à du sirop de sucre, très beau à voir par sa couleur vermeille. Les bénéfices de la culture de cette « betterave » étaient nécessaires, après la rigueur de l'hiver passé qui avait entraîné la famine et transformé la Seine en un glaçon géant, sur laquelle les garnements – dont j'étais – risquaient leur vie en glissades et cabrioles. Pour s'assurer une bonne récolte, les laboureurs avaient enrichi leur champ de fumier, dont les relents avaient empesté la paroisse deux jours durant.

Mon père était payé comme joueur de serpent¹ dans plusieurs églises. Peu d'artistes savent employer cet instrument tordu. Les prêtres le réclamaient chaque fois que l'orgue manquait, pour accompagner les chœurs dont il renforce les notes graves ou pour remplacer les barytons auxquels on peut en comparer le son. À l'Église du Législateur², on s'était même entendu pour qu'il remplaçât l'organiste exagérément porté sur la boisson.

Entre deux messes, mon père donnait quelques leçons de musique à de jeunes gens boudeurs, bien souvent contraints par leurs parents.

Les paysans, que des rumeurs affolaient, racontaient que des brigands viendraient piller leur récolte ou braconner sur leurs champs. Ils

1. Instrument à vent en forme de S à embouchure, percé de six trous, considéré comme faisant partie de la famille des cuivres bien qu'il soit en bois et recouvert de cuir.

2. À la fin du XVIII^e siècle, on a de nombreux termes pour désigner Jésus-Christ ou Dieu : le Législateur, la Providence, le Principe, le Puissant Rémunérateur, le Ciel, l'Intelligence, l'Éternité, la Bonté, la Cause, l'Architecte de l'Univers, l'Arbitre ou encore le Sacré-Cœur.

convoquèrent un prêtre pour bénir les bœufs à la Saint-Roch et que la terre, ouverte sur les flancs, se nourrisse de cette bénédiction et que le gibier y fourmille sans grignoter les betteraves. Le curé s'était fait accompagner de mon père et de son fidèle serpent, afin que sa musique donnât plus de solennité à la brève cérémonie, et que les intermèdes musicaux en prolongeassent la durée pour en augmenter le prix. Luisant de sueur, la robe des bœufs frissonnait sous les taquineries des mouches. Les bêtes attelées à leur charrue piétinaient d'ardeur, promenant le soc de métal tranchant qui mordait le sol. Le nouveau fermier avait bien entraîné son attelage et, bientôt, les bestiaux robustes tracèrent leurs sillons sans attendre leur guide. Occupé à psalmodier ses prières, le curé trottinait devant, éclaboussant la glèbe de son goupillon, suivi de mon père qui jouait en marchant à reculons.

— Tûûût ! Tululu pouêêt !

Alourdie par le fumier collé à nos semelles, la procession molle progressa dans les traces de Papa, dont la musique assommante rythmait notre allure trop lente. Brusquement porté

par je ne sais quelle vigueur, le prêtre renforça ses lancés d'eau bénite, chanta plus fort et accéléra le pas. Il prit une avance considérable, sa silhouette gaillarde s'évanouissant dans la brume de chaleur du fumier.

Soudain, Papa trébucha sur une motte et s'effondra en lâchant son serpent. Un peu sonné, il cligna des yeux en souriant, ce qui inquiéta son entourage. Un paysan beugla pour interpeller le prêtre ; il n'entendit rien. Un autre s'empara du serpent et souffla démesurément dans son bec. Le curé s'immobilisa, comme pétrifié par l'atrocité de la note qui lui avait fissuré les oreilles. Les bœufs, qu'on avait oublié d'arrêter, passèrent mon père entre leurs pattes trapues sans lui causer le moindre mal. On manifesta alors un soulagement général par de pieux « merci Seigneur ! », négligeant le tranchant du soc qui, d'un élan silencieux, éventra Papa jusqu'au menton. Dans un dernier souffle de vie, il gonfla ses joues, sortit sa langue comme pour humecter l'embout de son instrument et gémit une note semblable au pet d'un cheval.

Un attroupement sidéré se forma autour des boyaux du musicien, déroulés bêtement dans la glaise stérile.

— Misère de misère ! a sangloté une paysanne. Faudra le recoudre et lui tartiner de la poix¹.

Pouvez-vous imaginer mon désespoir au-dessus du cadavre de mon père qu'on prétendait maintenant raccommoder ? Je puis vous assurer qu'à cet instant rien ne me parut plus atroce. Un homme tenta de rassembler les entrailles de Papa, mais les viscères dégoulinèrent de ses mains ; on résolut donc de le transporter dépouillé de ses intestins qui furent enterrés sur place, dans un trou que nous creusâmes à mains nues dans le compost fumant. On avait ôté la charrue des bœufs, la façonnant en une civière de fortune que les bêtes traînaient derrière elles, un peu embrouillées d'être écartées de leur parcours habituel.

Les braves gens, auparavant agités par leurs futures semailles, réglèrent leur pas sur

1. Goudron. Utilisé pour étanchéifier les coques des bateaux, pour cicatriser les plaies et, à l'occasion, comme accessoire de torture.

la litière où gisait le corps de mon père assailli par une colonne d'insectes furieux. Sa dépouille rebondissait à cause des cailloux du chemin ; elle sursautait à chaque bosse, comme secouée par le hoquet. Je crois avoir ri une ou deux fois. Je dis « je crois », car je me souviens parfaitement avoir éprouvé l'envie de glousser, mais j'ignore si le bruit de cette jubilation déplacée est sorti de ma gorge. Toutefois, je dus manifester quelque sentiment malvenu, car le curé me donna en chemin une calotte, qui renversa mon tricorne dans le champ.

Vous doutez de mes sentiments envers mon père ? Pourtant je vous assure que je l'aimais. Autant que je le craignais. Oui, je l'aimais ! Pour être précis, j'étais poussé par ma mère à considérer la portion de nourriture déposée dans mon écuelle comme un renoncement héroïque de Papa ; un sacrifice auquel il consentait, m'offrant sa part, salaire de sa journée de labeur. Plus tard, mon amour se métamorphosa en une vénération qu'il trouva fort à son goût, ne détestant pas que j'embrasse en public ses doigts qui m'estourbissaient de chiquenaudes et de claques.

Je pleurais longuement ce soir-là, seul dans mon lit, en proie aux plus vives inquiétudes d'être abandonné ou vendu.

Puis-je m'asseoir ?

Oui, ma mère est bien la veuve dénommée Pâqueline Renard. Je suppose qu'elle est née à Pâques, bien que je n'aie jamais osé le lui demander ; d'ailleurs je ne suis pas certain qu'elle m'eût répondu sans mentir, par coquetterie ou par ignorance.

On lui remit la dépouille de son époux étripé et débraillé ; elle se métamorphosa instantanément en madone. Ses doigts s'affolèrent autour du corps meurtri, cherchant à réajuster sa chemise déchirée, sa veste aux coudes lustrés retournée en linceul improvisé ; elle lui murmura les mots doux que, toute sa vie durant, il lui avait interdits, les trouvant puérils et saugrenus. Puis, se ressaisissant, elle arracha la chevalière qu'il portait au petit doigt, et la fit coulisser sur un cordon de satin qu'elle noua autour de son cou. Dans un dernier geste affectueux, elle remit en place sa perruque mitée qui avait